

## LA MORT DE M. LINCOLN.

L'imprévu mène le monde. Dans les conjectures à perte de vue, auxquelles avaient donné carrière les dernières péripéties de la guerre américaine, il n'y avait qu'une seule chose à laquelle on n'eût pas songé. C'est précisément cette chose qui arrive. Personne n'avait fait entrer en ligne de compte l'éventualité de la brusque fin de M. Lincoln et l'influence qu'elle pourrait avoir sur la situation. La réalité substitue brusquement l'événement que nul n'attendait, aux combinaisons que chacun échafaudait à sa guise.

La *Sociedad* parlait ces jours derniers de l'impassibilité mexicaine, à propos de nous ne savons plus quelle nouvelle. Cette fois, il n'y a eu impassibilité qui tint la capitale entière à tressailli comme sous le choc d'une secousse électrique, quand, jeudi soir, se sont répandus par la ville ces cinq mots: "Le Président Lincoln a été assassiné."

C'est qu'en effet, sous le tragique laconisme de cette phrase, il y a tout un

avenir nouveau, inconnu, pour la partie septentrionale du continent américain.

L'intronisation du meurtre politique dans le pays qui était naguères encore "la grande République Américaine," est par elle-même une révolution. Elle fait mesurer l'abîme qui sépare les Etats-Unis d'aujourd'hui de la République de Washington. Elle ferme sans retour l'ère des luttes pacifiques entre les partis, pour ouvrir celle de la violence, qui conduit aux coups d'Etat.

Peut-être n'arrivera-t-on pas d'emblée jusques-là; mais le peuple américain est désormais lancé sur une pente où l'on ne s'arrête pas. Si, depuis quatre ans, il ne s'est pas jeté dix fois dans la voie révolutionnaire, c'est que la force de l'habitude le maintenait encore dans le vieux sentier; il fallait, pour l'en faire sortir, une dernière secousse. Elle est arrivée, et tout semble se réunir pour en rendre les effets inévitables.

Par une bizarrerie qui n'est pas nouvelle dans l'histoire, M. Lincoln, sans être un homme d'état ni un homme éminent, était arrivé à tenir une place immense dans les destinées de son pays. Ecrasé d'abord par une situation pour laquelle son passé ne l'avait pas préparé, il avait fini par la dominer, grâce à une sorte d'énergie passive contre laquelle on ne pouvait rien ni les attaques, ni les revers. Au moment où la mort l'a frappé, la fortune venait de couronner sa persistance; il avait la triple force que donnent la position acquise, la persévérance éprouvée et surtout le succès. Il était à la fois le lien de son parti et la digue des partis contraires. Le premier voyait en lui l'homme qui l'avait fait sortir triomphant d'une position vingt fois désespérée; les autres le subissaient passivement, parce qu'ils avaient perdu tout espoir de le vaincre. Sa présence au pouvoir tenait ainsi en échec toutes les ambitions, toutes les passions, celles de ses amis comme celles de ses adversaires. Sa mort va les déchaîner.

L'homme que la tradition constitutionnelle appelle à lui succéder est précisément le moins fait pour continuer son rôle. Il n'était pas besoin de la scène scandaleuse qui a marqué son inauguration à la vice-présidence, pour révéler l'incapacité de M. Johnson à gouverner. A part même ses habitudes, invétérées de buveur, il était connu comme une médiocrité intrigante, dont la fortune politique était due au seul hasard. Obscur jusqu'au moment de la succession, M. Johnson dut sa première notoriété à l'attitude qu'il prit contre le Sud, bien qu'appartenant à l'Etat du Tennessee. Lorsque celui-ci fut reconquis, on l'y envoya, dans la pensée qu'un

enfant du pays serait mieux que tout autre à même de ramener la population. Il trompa cet espoir, en donnant la plus triste mesure de son habileté administrative. Si, malgré cette expérience peu flatteuse, il fut choisi pour être porté comme vice-président aux dernières élections, ce fut encore une conséquence de son titre d'homme du Sud rallié au Nord. Le parti républicain voulait rester fidèle à la tradition consacrée de partager entre les deux sections du pays les deux premières places de la magistrature nationale. Les citoyens du Sud disposés à accepter le poste de lieutenant de M. Lincoln étaient rares. On prit M. Johnson comme pis aller, pensant qu'il w'annulerait comme tant d'autres dans les fonctions anodines de président du Sénat, et ne prévoyant pas qu'il pût être appelé sitôt à prendre en main la direction des affaires.

L'homme dont nous venons de rappeler le passé, arriva nécessairement au pouvoir suprême sans avoir pour appui l'estime, le respect ou la crainte. Il n'a pas même par devers lui le prestige de l'inconnu. Le honteux spectacle qu'il a publiquement donné le 4 mars l'a dévoilé à la nation tout entière, et plus d'une voix s'était déjà élevée pour demander sa déposition. La législature du Wisconsin avait même été saisie d'une proposition formelle en ce sens. Ce sont là de tristes conditions pour maîtriser une situation comme celle qu'il a devant lui; aussi tout donne-t-il à prévoir qu'il ne la maîtrisera pas.

Dans le premier moment, sans doute, le parti républicain va se serrer autour de lui et s'en faire un drapeau, ne pouvant en faire un guide. C'est le seul moyen de tenir tête à l'explosion révolutionnaire qui, sans cela, éclaterait de toutes parts. Les démocrates, de leur côté, remettront peut-être à plus tard de profiter de leurs avantages, pour ne point paraître accepter la solidarité du meurtre de M. Lincoln, en se hâtant trop d'en recueillir les bénéfices. Mais, en admettant même que la première fermentation soit contenue par ce double motif, elle ne saurait l'être long-temps. Le parti démocrate battu en brèche, ce Président d'aventure pour le mépris public les républicains s'irriteront à la fois contre ces attaques et contre celui qui les leur vandra. Ils seront amenés à chercher en dehors de M. Johnson la force nécessaire pour résister aux coups de leurs ennemis. Les ambitions militaires, que M. Lincoln avait su étouffer à force de finesse, se feront jour peu-à-peu et se mettront de la partie. Il viendra enfin un moment où les Etats-Unis se

verront presque fatalement placés entre la révolution et la dictature.

Telles sont les conséquences, à nos yeux inévitables dans un délai plus ou moins long, de la disparition de M. Lincoln, en ce qui concerne l'avenir du Nord. Au point de vue de la guerre civile, elle aurait pu avoir un effet salutaire, si elle fût survenue plus tôt et surtout si elle eût laissé le pouvoir en d'autres mains. Il n'est pas été impossible, alors, que les Etats séparés se déclarassent prêts à transiger, du moment où ils n'avaient plus en face d'eux l'homme contre lequel ils s'étaient soulevés. Mais il est trop tard aujourd'hui, et d'ailleurs M. Johnson est personnellement trop odieux, parmi les populations du Sud, pour qu'elles consentent à mettre leur sort à sa discrétion. Il faut attendre, au contraire, à les voir saisir avec une ardeur redoublée par l'espoirance la chance de salut qui s'offre à elles. Le télégraphe nous apprend que, même avant la tragédie du 14 avril, l'énergie de M. Jefferson Davis ne fléchissait pas sous les revers, et qu'il ne montrait déterminé à continuer la lutte. Il a maintenant une raison de plus pour le faire; un argument puissant à invoquer auprès de ses concitoyens hésitants. Il leur dira ce que nous venons de dire nous-mêmes, sur les embarras intérieurs qui attendent sûrement le Nord; il leur démontrera sans peine qu'elles ont tout à gagner désormais à persévérer dans la résistance, ne fût-ce que pour attendre les événements.

Reste la question de la politique extérieure. Ici, il y a deux perspectives entre lesquelles nous n'entreprendrons pas de prononcer. D'une part, il semble que les Etats-Unis doivent avoir assez à faire chez eux, pour ne pas s'occuper du Mexique. C'est là, en effet, le plus probable, mais nous n'oserions dire que ce soit le certain. Avec M. Johnson, le gouvernement fédéral va rentrer dans la politique d'aventures, surtout si, comme tout porte à le craindre, M. Seward a disparu de la scène en même temps que M. Lincoln. Le nouveau Président, porté déjà par nature vers les coups de tête et les actes irréfléchis, le sera encore davantage, pour peu qu'une entreprise quelconque au-dehors lui offre la chance de conjurer les orages qui vont gronder autour de lui. Plus que jamais, il y aura importance et intérêt, pour les amis de l'Empire mexicain, à suivre de près ce qui va se passer aux Etats-Unis.

Nous sommes malheureusement condamnés à rester dans une incertitude complète jusqu'à l'arrivée du prochain courrier. Celui que nous attendons, aujourd'hui ne saurait ajouter que fort peu

de chose aux renseignements fournis par le télégraphe, puisque les nouvelles de New-York s'arrêtent au 15, quelques heures seulement après l'attentat de Washington. On ne pouvait encore connaître, à ce moment, ni l'effet produit dans le pays, ni même le dernier mot de ce qui s'était passé la veille dans la capitale. Tout concourt à indiquer qu'il ne s'agit pas ici d'un crime isolé, inspiré par l'exaspération personnelle à quelque citoyen du Sud. Peut-être cherchera-t-on à le faire croire, mais il est clair que, derrière les bras qui ont frappé simultanément M. Lincoln et M. Seward, il y a une vaste conspiration, dont l'existence a du reste été signalée à plusieurs reprises. Dans le principe, cette conspiration n'avait sans doute pas pour but et pour mot d'ordre l'assassinat du président; c'est à la révolution ouverte qu'elle visait, et beaucoup d'entre ceux qui y étaient affiliés répudieront toute complicité dans le meurtre. Mais, en pareil cas, le désaveu du crime va rarement jusqu'à ne pas vouloir profiter des circonstances qu'il crée. Les plus loyaux ne le voulussent-ils pas d'abord, ils y sont entraînés par la force des choses, par l'ardeur des plus compromis, par les accusations dont ils se voient l'objet malgré leurs dénégations, par les persécutions auxquelles ils risquent d'être en butte. Quel est le rôle qu'aura pris ou auquel aura été poussée la fraction militante et déjà organisée du parti démocrate? C'est la première de toutes les questions, mais nous n'aurons la réponse que dans quinze jours.